



Dans les collèges, la rentrée obligatoire laisse un goût doux-amer

Quelques jours après la reprise des cours, les classes sont globalement plus remplies qu'habituellement à cette période de l'année. Mais la vie scolaire n'est plus la même. Si l'on en croit le ministère de l'Éducation nationale, les classes de collège auraient rarement été aussi remplies à cette époque de l'année, en particulier «dans les zones défavorisées». D'après les premières remontées des établissements scolaires, près de 75% des collégiens, et plus de 80% des écoliers, sont retournés en cours pour cette première semaine obligatoire depuis mars.

Au collège de la Pléiade, à Sevran (Seine-Saint-Denis), 80% à 85% des élèves ont retrouvé leur salle de classe. « On est content de les revoir. Le relationnel, c'est quand même le sel de notre métier », sourit Héloïse Hérault, qui y enseigne le français. S'ils sont aussi nombreux, ce n'est pas seulement parce que l'école est à nouveau obligatoire, c'est aussi parce qu'ils ont envie de venir, fait-elle remarquer. A ce stade de l'année, ils disparaissent normalement dès le conseil de classe passé, on est souvent obligé de rassembler les élèves de plusieurs classes pour éviter de faire cours face à trois ou quatre personnes, alors que cette année, on a une vraie ambiance de groupe. »

Parmi les objectifs, le rattrapage des élèves en train de décrocher figurait en haut de la liste. Difficile toutefois de dire si ceux qui ont retrouvé leur classe cette semaine figurent bien dans ce public cible. Julien, professeur d'histoire-géographie dans un collège de Sélestat (Bas-Rhin), n'est pas convaincu. « Avant la reprise obligatoire, j'avais à peu près la moitié de nos élèves. Cette semaine, on est montés à 70-75%, mais ceux qui ne sont pas revenus sont pour la plupart des élèves que j'avais perdus de vue pendant le confinement, et qui avaient déjà des tendances absentéistes. »

Inégalités

Romain Delès, maître de conférences en sociologie de l'éducation à l'Université de Bordeaux, mène avec son collègue Filippo Pirone une enquête sur les effets du confinement sur les inégalités scolaires. Il estime qu'il est difficile de cerner le profil des élèves qui sont retournés en cours depuis la réouverture des classes. « Le besoin de l'école se fait sentir de manière différenciée selon les familles et les milieux sociaux, c'est un fait. Notre enquête a montré que les classes supérieures ont pu créer toutes les conditions d'un espace-temps à part consacré à l'école dans la routine du confinement, ce que les classes populaires n'avaient pas forcément les moyens de faire, relève le chercheur. Mais les motivations du retour à l'école sont multiples, et le fait d'avoir plus besoin de l'école n'implique pas forcément qu'on y retourne plus facilement. »

De l'avis des enseignants en collège, ce sont les plus jeunes qui ont le plus pâti de l'enseignement à distance. « Il est impossible d'aborder des notions nouvelles à distance avec des sixièmes », estime ainsi Héloïse Hérault, qui a préféré travailler sur l'approfondissement de ce qui avait déjà été vu en classe. En revanche, elle ne croit pas que la situation ait creusé de nouvelles inégalités entre les élèves : « Je pense que le confinement a surtout jeté une lumière crue sur des situations qui existaient déjà, mais dont nous n'étions pas forcément conscients, surtout en collège, où on a moins de liens avec les parents »

Avec le retour en cours du gros des élèves, se pose aussi la question des conditions sanitaires de la rentrée. Après avoir muté en espaces particulièrement encadrés, soumis à un lourd protocole sanitaire, les établissements scolaires ont dû sérieusement alléger les exigences pour accueillir des effectifs plus importants. « On a le sentiment de marcher sur la tête avec cette question », soupire Julien. Vendredi dernier, il fallait désinfecter chaque objet touché par un élève, aujourd'hui on est juste censés leur demander s'ils se sont bien lavés les mains avant d'entrer en classe. » Au collège de la Pléiade de Sevran, les équipes de nettoyage manquent et les enseignants se débrouillent comme ils peuvent. Héloïse Hérault : « A la fin de chaque cours, je nettoie les poignées de porte et je mets du désinfectant sur chaque table. Les élèves repassent derrière avec une lingette »

Nouvelles manières d'enseigner

Au-delà des contraintes logistiques, le sens de cette rentrée à deux semaines des vacances d'été échappe un peu aux élèves comme aux enseignants. Pour les classes où il a été difficile de garder une dynamique de travail et de progression à distance, les cours reprennent de façon décousue, et l'ambition de boucler les programmes est souvent enterrée depuis longtemps.

«Des élèves qu'on avait complètement perdus de vue sont revenus mais je n'ai pas l'impression que ça leur soit profitable. Ils n'ont manifestement pas envie d'être là. Certains jouent avec le protocole sanitaire, et s'amuse à tousser le plus bruyamment possible ou à se rapprocher de leurs camarades», raconte Julien. Il a choisi de consacrer sa première heure de cours avec chacune de ses classes à un temps d'échange sur la manière dont ils avaient vécu le confinement. «Les discussions étaient intéressantes, avec beaucoup de questions sur le virus et la manière dont il s'est répandu. Pour nous, c'est l'occasion de faire le lien avec certaines notions du programme, comme la mondialisation», relève le prof d'histoire-géographie.

D'autres enseignants ont choisi de mettre à profit le contexte exceptionnel pour tester de nouvelles manières de faire cours. Depuis la mi-mai, Chloé Serrÿn, professeur de SVT au collège Henri-Nans d'Aups (Haut-Var), fait cours en forêt une fois par semaine avec sa classe de cinquième. «Le but c'est qu'ils expérimentent la biodiversité. On a commencé par apprendre à identifier les arbres, ou à observer les escargots par exemple, leurs différences de taille, de coquille, pour qu'ils comprennent que plusieurs espèces cohabitent dans un même milieu», explique l'enseignante, qui voulait aussi offrir une expérience intéressante aux premiers élèves à revenir en cours avant la rentrée obligatoire.

Depuis, ses cours explorent les impacts humains sur la biodiversité, à travers des études de paysages. «On va, par exemple, voir un champ d'oliviers labouré et traité avec des pesticides, et un autre sans, qui a gardé un couvert végétal. La situation m'a fait évoluer sur mes pratiques d'enseignement. Je me rends compte que les élèves apprennent un peu moins vite au début mais ils retiennent beaucoup mieux, ils s'imprègnent vraiment des connaissances», observe Chloé Serrÿn, qui espère poursuivre l'expérience l'an prochain.